

CONTROVERSE

HOMMAGE

L'héritage de Fatema Mernissi ou les fondements culturels d'une démocratie à réinventer

DRISS KSIKES*

« Le ciel paraît terne à cause de l'encadrement où les hommes l'ont piégé »⁽¹⁾. Ainsi parlait, de mémoire, Fatéma Mernissi, à partir de la cour intérieure, espace bordé du harem où vivait sa mère au cœur de la médina de Fès. Cette phrase résume, au propre comme au figuré, son rapport au monde et à autrui. Rien ne l'angoissait autant que les espaces sombres et les *hudud* (limites, frontières). Et rien ne l'enchantait autant que la lumière qui inondait son appartement à Rabat et l'échange avec les autres qu'elle accueillait avec élégance et simplicité. Et puisque chez elle, le lieu d'où elle parlait, sa manière d'être et sa démarche intellectuelle étaient un tout, indistinct, fortement cohérent, nous réalisons que cette même phrase nous en dit long sur son legs.

En effet, elle nomme l'origine spatiale et politique de la soumission, dont elle a cherché, sa vie durant, à s'émanciper, tout en aidant ses pairs à s'en départir : le harem, historique et symbolique. Elle pointe du doigt le patriarcat qu'elle n'a cessé de déconstruire, depuis sa thèse, *Idéologie, sexe et islam*, s'autorisant à « baguenauder, au gré des lectures, dans les vastes prairies de la mémoire musulmane », pour en révéler la face érotique, sexuée, occultée. **Et, bien sûr, cette même phrase traduit sa ferme volonté d'exaucer par l'écriture, son rêve de femme ailée, et de s'envoler ailleurs comme le simorgh⁽²⁾, à la rencontre des étrangers pour mieux se connaître.**

En relisant ses écrits, où se côtoient le récit à la première personne, l'analyse sociologique, la connaissance des textes anciens et l'appréhension des enjeux géopolitiques, les académiciens corsetés dans leur discipline peuvent être déboussolés par les libertés qu'elle se donnait. Et pourtant, c'est bien ce mélange savant d'hétérodoxie méthodologique et d'acuité dans l'observation qui lui permettait de flairer l'essentiel, et même d'en ressentir les prémices avant-coureurs. Et c'est bien cela qui a fait d'elle un repère pour tant d'analystes déboussolés au lendemain des soulèvements de 2011. Sa pensée foisonnante sur les fondements culturels d'une démocratie à construire au ras de la société a soudain paru incontournable à tant de lecteurs qui l'avaient cataloguée uniquement comme « penseur féministe ».

Qu'a-t-elle essayé de nous dire, par ses écrits et ses actes, sur cette culture démocratique en jachère ? D'abord, qu'anthropologiquement, les musulmans traînent une « *modernité amputée depuis des siècles* », que la chasse aux muatazilites et à tous les philosophes et réformistes, indique « *une danse de la mort entre l'autorité et l'individualité* »⁽³⁾, un refoulé qui nous hante encore. Partant de là, nous dit-elle, la démocratie n'est pas à importer mais à ré-ancrer, avec une relecture libre du Coran et des héritages littéraires. Elle aimait citer, en arabe calligraphié, dans ses textes anglais et français, des extraits saisissants, dont cette phrase lumineuse d'Avicenne, « *notre sort est de subir un peuple qui pense être le seul béni d'Allah* ». Manière pour elle de laisser les vieux maîtres porter ce qui, dit par elle sur l'obscurantisme ambiant, aurait juste valeur d'opinion.

Cette recherche sur les fondements culturels allait, pour elle, de pair avec un scepticisme permanent à l'égard de tous les impérialismes et autres suppôts de l'autocratie qui étaient juste au service des oligarchies en place. Et puisqu'elle était une femme de son temps, constamment à l'écoute de sa société, de l'actualité et des soubresauts culturels, elle estimait qu'il fallait traquer constamment, désespérément, les sources de l'espoir. Que ce soit à travers les débrouillards civiques qui refondaient la j'maa démocratique en plein Atlas, les nouvelles Shéherazade, femmes-journalistes, qui imposent sereinement leurs voix, ou les sindbads marocains qui tissent par la toile des issues de secours pour leurs villages reculés, elle était attentive à tous les 'bricoleurs d'avenir' (concept développé par l'historien Gérard Noiriel pour désigner les entrepreneurs de la culture).

Fatéma Mernissi était foncièrement sceptique sur la capacité d'institutions, figées, sclérosées, clientélistes, à produire une dynamique démocratique. Elle était, par ailleurs, scandalisée par le délitement de la cité, par cette distance des élites vis-à-vis de la société, contrairement au temps d'Al Qaraouiyine dans son enfance. Pour elle, ce règne d'un individualisme consumériste, clinquant, contre la montée d'individus solidaires, était une source incommensurable de violence. Aussi, elle se faisait un sacerdoce d'aller rituellement dans les souks informels, urbains, accoster incognito, à Salé ou à Rabat, des jeunes, pour saisir la musique qu'ils écoutent comme leur manière de vivre en privé. Elle le faisait en sociologue mais aussi en femme de foi, mystique, attachée à l'éthique de l'amour, par dessus tout.

1. *Rêves de femmes*, éd. Le Fenec, 1997, p.11

2. *Conte sur un oiseau mythique* par Farid Eddine El Attar, évoqué en guise de conclusion, dans son livre, *Islam et démocratie*, éd. Albin Michel, 1992 & 2010

3. *Ibid*, p.59

*Driss Ksikes, né le 7 mars 1968 à Casablanca, est écrivain, dramaturge et directeur du Cesem, centre de recherche de HEM. Parmi ses dernières publications, *Le métier d'intellectuel*, co-écrit avec Fadma Aït Mous, éd. ETL, 2013 (Essai) et *L'homme descend du silence*, éd. Al Manar, Paris, 2014 (Récit).